

Michael F. Ryan

L'ULTIME LIBERTÉ

Un roman inspiré de la vie
du **D^r Viktor Frankl**

Le jour

Avertissement de l'auteur

Bien qu'il s'agisse dans le cas présent d'une œuvre de fiction et que Roger Murphy et les membres de son entourage soient des personnages inventés, Viktor Frankl, lui, a réellement existé; de même, ses proches et ses collaborateurs sont des êtres réels. Certes, les rapports entre ces derniers et Roger Murphy sont ici purement imaginaires, mais le D^r Frankl, sa famille et ses amis ont vraiment vécu les expériences décrites dans ce roman.

PROLOGUE



« Seigneur ! il s'en est fallu de peu, pensa Viktor. Je ne suis pourtant pas prêt à mourir ! »

Son pied droit dérapa tout de même un peu plus, entraînant du coup un tas de roches vers le gouffre qui se trouvait en contrebas. Il n'ignorait pas que le moindre faux pas, la moindre erreur de calcul suffiraient à mettre définitivement un terme tant à cette escalade qu'à sa jeune vie pleine de promesses et à sa carrière de médecin.

Il savait toutefois pertinemment qu'Hubert, son guide « aryen¹ », était encore plus en danger que lui – même si tous deux parvenaient sans encombre au sommet de la paroi abrupte du Hohe Wand² –, simplement pour avoir permis à Viktor Frankl, un Juif, de jouir du plaisir inoffensif de cette petite escalade. En effet, à l'époque de l'Autriche hitlérienne, les citoyens obligés de porter une étoile jaune en public n'étaient pas autorisés à goûter de telles libertés. Elles faisaient trop de bien à l'âme.

Notamment à l'âme de Viktor qui, par suite des tensions accumulées à cause de l'imminence de l'annexion de l'Autriche par Hitler, avait laissé trop de temps s'écouler depuis sa dernière ascension.

1. La race aryenne était censée représenter « l'élément pur et supérieur de la race blanche », selon l'idéologie nazie en vigueur à l'époque où se déroule cette scène. (Source : *Le Nouveau Petit Robert.*) (N.D.T.)

2. Littéralement : « Haut Mur ». Il s'agit de montagnes situées dans la région de Vienne, en Autriche. (N.D.T.)

« Il est tout de même surprenant, lança-t-il à son compagnon après s'être hissé au sommet, de voir à quel point même la plaine la plus vaste peut rendre un véritable alpiniste claustrophobe. » Hubert opina de la tête tout en la faisant pivoter sur son cou épais, tant pour scruter le monde qui s'étendait à leurs pieds que pour s'assurer machinalement qu'ils étaient seuls et en sécurité.

Homme de forte carrure, Hubert était aussi solide que la haute muraille qu'ils venaient tout juste d'escalader, tandis que son visage était presque aussi ravagé que le rocher qui les entourait; en comparaison, Viktor Frankl était loin de ressembler à un roi de la montagne. Avec sa silhouette frêle perchée en équilibre instable sur deux jambes chétives, il paraissait tout aussi dépourvu d'envergure que de corpulence.

Pourtant, il s'avère que les principaux attributs d'un bon alpiniste ne sont ni ses jambes, ni ses muscles saillants, pas plus que l'ombre qu'il projette au sol, mais plutôt un cœur vaillant et une intelligence vive. Or, le D^r Frankl était doté d'un mélange hautement inflammable de ces deux ingrédients.

À Vienne, ses confrères avaient d'ailleurs dû se rendre de plus en plus à l'évidence: sous la chevelure noire ondulée et ramenée vers l'arrière de Viktor Frankl se trouvait l'un des esprits les plus brillants de son époque. Et comme ses nombreuses admiratrices, tant en ville qu'à l'Hôpital Rothschild, l'avaient déjà constaté, ce neurologue et psychiatre dans la trentaine avait non seulement le potentiel nécessaire pour sortir de l'ombre des célèbres psychiatres viennois Freud et Adler, mais il commençait aussi à avoir suffisamment d'envergure personnelle pour pouvoir espérer projeter son ombre imposante sur son pays d'origine, et même au-delà.

Et cela en dépit du fait qu'il n'était qu'un petit homme à lunettes.

Pour l'heure, profitant encore une fois de la lumière vive du soleil qui baignait ses chères montagnes, il se permit d'oublier que son avenir, aussi brillant fût-il, était désormais assombri par les épaisses bouffées de haine et d'oppression qui provenaient de Berlin. Et qu'il avait laissé sa seule chance de fuir lui filer entre les doigts.

Ce n'est pas comme s'il n'avait pas vu les nuages sombres approcher. Tout le monde les avait vus venir. L'Autriche avait à contrecœur déroulé un tapis rouge aux pieds d'Adolf Hitler. De nombreux Juifs de la ville avaient déjà pris la fuite, mais Viktor, lui, était resté. Bien que ne sachant trop ce qui l'attendait, il avait choisi de demeurer à Vienne. Tirailé un moment entre la peur panique et un appel confus au

dépassement de soi, il avait ouvert les mains et laissé sa liberté s'envoler.

Viktor ouvrit brusquement les yeux. Comme un boomerang, ses pensées étaient revenues à cet instant fatidique où il s'était retrouvé dans l'église, et cette réminiscence ne lui plut guère. Pas ici. Pas là où il aurait dû avoir l'esprit tranquille.

Hubert avait tout compris. Il avait vu Viktor plonger dans d'amers souvenirs, puis revenir brutalement à la réalité. Hubert détourna rapidement son regard en direction du panorama qui s'étendait devant eux, de peur que Viktor se rende compte qu'il avait été témoin de ses pensées les plus intimes.

« C'est la folie là-bas, mon ami, laissa tomber Hubert sur un ton résigné qui lui était peu coutumier. De la folie pure.

— Mais nous sommes ici à l'endroit le plus sûr du monde ! » répliqua Viktor, rayonnant d'optimisme comme toujours.

Hubert sourit, puis il ramena sa tête en arrière et se mit à rugir : « Oui, mon ami. Nous sommes les deux dernières personnes sensées de toute la planète : nous avons réussi à nous élever au-dessus de la folie !

— Maintenant, ajouta Viktor, nous savons quelle est la distance entre la raison et la folie : environ deux cents mètres ! »

Lorsqu'on n'a que trop rarement l'occasion de rire, il convient de libérer d'un seul coup toutes les tensions accumulées. Et c'est exactement ce que firent ces deux amis en cet instant précis. Ni l'approche psychanalytique de Freud ni le concept de psychologie individuelle d'Adler – ni même la logothérapie, qui était en train de prendre forme dans l'esprit de Viktor Frankl ainsi qu'à travers ses écrits et ses conférences – n'auraient pu avoir sur eux un effet plus thérapeutique que ce rire qui les secouait avec la force d'un tremblement de terre.

Pendant un long moment, ils demeurèrent allongés là, seuls au-dessus de la mêlée. Le Juif et l'Aryen³ étaient reliés entre eux non seulement par une corde de sauvetage, mais également par un lien spirituel encore plus solide qui interconnectait leurs âmes directement. Ils étaient unis par un de ces fils invisibles qui contribuent à souder l'humanité de manière brute, franche, concrète et, à maints égards, transcendante. En ce moment même, et bien qu'en l'absence de tout auditoire terrestre – voire en dépit du fait qu'ils auraient pu subir un châtement sévère aux mains des nazis, si on les avait surpris

3. Voir note n° 1.

là –, tous deux étaient en train d'envoyer au ciel un message, une brève histoire sur la façon dont les hommes sont capables d'éprouver des sentiments humains les uns pour les autres. L'ironie de la situation leur parut aussi touchante et réconfortante que cette fin d'été viennois. Et tout aussi éphémère.

Sachant que le soleil couchant finirait tôt ou tard par disparaître, Hubert décida de rompre le charme de l'instant. « Que va-t-il advenir de nous, Viktor ?

— Je l'ignore, mon ami », murmura Viktor tout en gardant les yeux rivés sur l'horizon. Il réfléchit quelques instants et Hubert le laissa à ses pensées. « Il y a tellement de choses que je veux faire. Que je dois faire. Je compte publier un livre, si les nazis ne m'en empêchent pas. Ma femme est belle, elle est jeune, et je dois subvenir à ses besoins, peu importe ce que les nazis en pensent. Mes parents se font vieux et la situation actuelle les angoisse de plus en plus. Mais je suis encore plus inquiet au sujet de mes patients. Ils ont besoin de moi. Et j'ai aussi besoin d'eux. »

Tournant son regard vers Hubert, dont les épais sourcils trahissaient une réelle inquiétude, Viktor sourit.

« Nous devons nous servir de notre intelligence pour survivre, Hubert. Comme lorsque j'avais douze ans. » Ce dernier remarqua que Viktor s'était redressé sur ses coudes pour mieux renforcer son propos. « Je traversais un pont quand j'ai été abordé par une bande de jeunes qui venaient en sens inverse. "Es-tu juif ?" m'ont-ils demandé sur un ton agressif. "Oui, ai-je répondu fièrement. Mais est-ce que je ne suis pas aussi un être humain ?" Et tu sais quoi, Hubert ? Ils m'ont laissé tranquille et ils se sont éloignés. Comment auraient-ils bien pu argumenter avec moi ? Comment auraient-ils pu franchir la ligne que je venais de tracer – une ligne séparant ce qui est humain de ce qui est inhumain ? »

Les deux hommes savaient – et chacun savait que l'autre savait – que cette ligne était en train de s'effacer en ce moment même, tant en Autriche qu'ailleurs.

Viktor se tourna vers son ami, vêtu de l'uniforme des forces armées allemandes, et il comprit qu'il prêchait un converti. Imaginant alors qu'il avait devant lui un public plus exigeant, Viktor se leva d'un bond et fit un geste en direction de l'horizon, soulevant son poing droit aussi haut que sa petite taille le lui permettait.

« Tu entends, Adolf ? Je suis aussi un être humain ! *Je suis aussi un être humain !* »

CHAPITRE 1



Seigneur ! qu'il détestait les hauteurs ! Il est certain que Roger Murphy, de son propre chef, ne se serait jamais aventuré de la sorte sur le Golden Gate. Cela lui était plutôt égal de traverser le pont en voiture, mais beaucoup moins de le parcourir à pied ou encore, le ciel en est témoin, de s'y arrêter ne serait-ce qu'un instant. Cette idée ne lui aurait effleuré l'esprit sous aucun prétexte. Même pas pour sauver sa vie.

Or, en l'occurrence, il ne s'arrêterait pas sur le pont dans le but de sauver sa propre vie.

Tout avait débuté par cet appel téléphonique...



« Vous êtes bien Roger Murphy ? demanda une voix masculine sur un ton brusque et agité qui se voulait davantage autoritaire qu'interrogateur.

— Lui-même. Que puis-je pour vous ? » Roger était quelque peu agacé, tant par cette intrusion à une heure si tardive de l'après-midi que par l'intonation de la voix de l'inconnu.

« Le vrai Roger Murphy ? »

Assis dans la salle de rédaction, Roger s'agita sur son fauteuil complètement démodé, qui était tout sauf ergonomique et qui avait fini par se dégingluer au bout de trente ans d'usage, et il rajusta ses



lunettes à monture d'acier sur son nez légèrement incliné. « Le seul et unique. Et maintenant, qu'est-ce que je peux... ? »

— Vous devez venir m'interviewer, fit l'autre d'une voix tremblante, presque suppliante et extrêmement nerveuse.

— Ah bon ? répondit Roger sur un air qui donnait clairement à entendre qu'il était fort peu impressionné. Expliquez-moi pourquoi je devrais faire ça.

— Parce que, répliqua l'homme avec insistance, je suis sur le point de mettre fin à mes jours et je veux que vous racontiez à tout le monde pour quelles raisons. »

Roger Murphy n'était jamais à court d'arguments. Mais à présent il était bouche bée et, en auditeur subitement intéressé, il s'enfonça presque le combiné au fond de l'oreille.

Il se redressa dans son fauteuil, appuya ses deux coudes sur les documents divers qui s'empilaient sur son bureau et passa sa main libre dans son épaisse chevelure noire, qu'un trait séparait au milieu.

« Allô ? s'impatienta la voix au bout du fil.

— Je suis là, signala Roger docilement, ce qui était encore une fois une première pour lui.

— Vous êtes mon héros. Vous êtes le meilleur rédacteur du *Telegraph* – le meilleur chroniqueur de la région de San Francisco, en fait. L'article que vous avez écrit sur le maire Agnos la semaine dernière était super.

— Euh, merci. Je vous remercie, parvint à articuler Roger avec un sentiment de gratitude d'autant plus vif que le compliment provenait d'un homme qui semblait sur le point de mourir.

— Si vous vouliez bien raconter mon histoire, poursuivit la voix, j'en serais très honoré et, euh, je vous en serais éternellement reconnaissant. Ce n'est sans doute pas l'article le plus intéressant que vous aurez jamais à écrire, mais au moins, continua l'homme après un long silence, il sera bref et concis. »

Roger tentait de remettre de l'ordre dans ses idées. Il était habitué à traiter avec des déséquilibrés au téléphone. Il est en effet impossible de travailler pendant vingt ans comme journaliste, et encore plus à San Francisco, sans recevoir toutes sortes d'appels étranges. Son interlocutrice préférée avait été cette dame qui, il y a bien des années de cela, l'avait retenu au téléphone pendant vingt minutes en lui exposant sa théorie selon laquelle les moquettes épaisses participaient à une conspiration dirigée contre les femmes. Lorsque leurs talons aiguilles s'y enfoncent, il semblerait que les moquettes en

question prennent un malin plaisir à faire trébucher les femmes, leur occasionnant ainsi des dommages au cerveau. Bien que n'étant pas d'un naturel très patient, Roger était un professionnel chevronné qui avait connu des expériences douloureuses, notamment au Vietnam, et il avait par conséquent appris à prêter une oreille attentive aux autres. Il avait par ailleurs compris que c'est également une bonne chose que de savoir être à l'écoute des gens lorsqu'on est journaliste. Il avait donc coutume d'écouter jusqu'au bout les malheureux qui se confiaient à lui, puis il leur mentait gentiment : « D'accord, nous allons envoyer un reporter sur place. »

Ce n'était chaque fois qu'un mensonge, bien sûr – un pieux mensonge destiné non seulement à écourter la conversation, mais aussi à laisser la pauvre personne au bout du fil sur l'impression rassurante que les médias allaient effectivement enquêter sur la présence d'extraterrestres dans les restaurants de la région, sur l'éventualité qu'elle-même soit en mesure de capter, par l'intermédiaire de son plombage dentaire, des signaux radio émis par le président américain, ou sur la perspective bien réelle que des insectes soient sur le point d'envahir la Terre.

Il abandonnait toujours les marginaux qui l'appelaient à leur sort sans plus y prêter attention. Mais il n'avait jamais imaginé qu'il devrait un jour tenir sa promesse d'« envoyer un reporter sur place » au motif qu'une vie en dépendait.

C'est pourquoi il ne fit aucune promesse en l'air, cette fois-ci. Évaluant rapidement la gravité de la situation et sentant que la voix inquiète à l'autre bout du fil était sincère, il prit sa décision. Pour la première fois en deux décennies d'appels loufoques, il allait prendre celui-ci au sérieux.

Même s'il s'agissait d'une simple blague, pensa-t-il, elle lui permettrait de quitter le bureau plus tôt et de se rapprocher du stade où devait avoir lieu le match A's-Giants, ce soir-là. Grand jour dans la région, car il s'agissait en effet de la troisième partie de la Série mondiale 1989 opposant les deux équipes de la baie de San Francisco⁴.

4. La « bataille de la Baie », comme on a surnommé cette série finale des Ligues majeures de baseball, a bel et bien eu lieu. « Elle s'est déroulée du 14 au 28 octobre 1989 et s'est terminée par la victoire, quatre parties contre aucune, des champions de la Ligue américaine, les Athletics d'Oakland, sur les champions de la Ligue nationale, les Giants de San Francisco. » Plus précisément, l'action décrite ici est survenue le 17 octobre 1989. (Source : http://fr.wikipedia.org/wiki/S%C3%A9rie_mondiale_1989.) (N.D.T.)



« Bon, où êtes-vous en ce moment ? »

L'homme semblait reprendre son souffle – ou était-ce la brise fraîche de la baie de San Francisco qui sifflait à travers le téléphone ? « Devinez ! cria-t-il, ayant soudain décidé de jouer les insoucians en dépit des circonstances.

— Je ne vois pas vraiment. » Roger essayait désespérément de se rappeler à quoi correspondaient les bruits ambiants qu'il percevait depuis l'autre extrémité du téléphone. Il y avait le vent. L'océan. La circulation automobile – beaucoup de circulation.

« J'ai entendu dire que c'est l'endroit au monde où il y a le plus d'incidents de ce genre », insinua la voix.

« Oh, non ! », pensa Roger, sans doute assez haut pour être entendu par son interlocuteur.

« Pas le pont ? »

— Ouais, le pont », avoua l'homme.

Les coudes de Roger glissèrent et son visage, devant lequel il avait placé sa main libre, plongea dans le gouffre qui séparait les montagnes de documents recouvrant son bureau.

Le pont.

CHAPITRE 2



“Le pont du Golden Gate », compléta Roger dans sa tête, au moment où celle-ci émergeait, en dodelinant, de la brèche provoquée par le glissement de terrain qui s’était produit sur son bureau.

Pourquoi, mais pourquoi faut-il que ce soit le pont ? Il est déjà suffisamment pénible pour un type qui souffre d’acrophobie⁵ de vivre à San Francisco. Chacun est libre d’aller vérifier les poteaux des tramways à traction par câble⁶ de la ville et de mesurer la longueur des traces d’éraflures que Roger y a laissées lors de chaque descente infernale le long de Hyde Street, entre Hallidie Plaza et Ghirardelli Square. Pourquoi faut-il que ce type-là se soit laissé séduire par l’idée d’effectuer un saut périlleux à partir d’un pont suspendu réputé pour sa hauteur et ses vents ? Pourquoi ne pourrait-il tout simplement pas en finir en s’enfonçant un pistolet dans la gorge, assis au milieu d’un appartement situé au rez-de-chaussée ?

« OK, fit Roger, qui avait enfin remis de l’ordre dans ses idées. Et, euh, vous ne tenterez rien avant mon arrivée, n’est-ce pas ?

— Pas si vous vous grouillez les fesses ! hurla l’homme, dont la nervosité devenait de plus en plus palpable.

5. Peur extrême et irrationnelle des hauteurs. (N.D.T.)

6. Il s’agit des célèbres *cable cars* ou tramways funiculaires de San Francisco, qui ont été conçus en 1873 par Andrew Smith Hallidie. (Source : http://fr.wikipedia.org/wiki/Tramway_%C3%A0_traction_par_c%C3%A2ble.) (N.D.T.)

— Je vais faire de mon mieux. Mais vous savez comment est la circulation en ville...

— Dépêchez-vous! s'écria l'autre. Il fait vachement froid ici!»

Pas autant que là où ton voyage risque de se terminer, pensa Roger en se rappelant à quel point il pouvait être cynique par moments.



Roger fit claquer le combiné noir contre son support. Il était maintenant parfaitement conscient qu'il lui fallait réfléchir sans perdre une seconde. Les journalistes sont censés garder leur sang-froid en cas de crise, mais, à dire vrai, ils ne sont en général pas pris au milieu de situations d'urgence – leur rôle se limite habituellement à entrer en scène et à tenter de comprendre après coup ce qui s'est passé. Quelqu'un a d'ailleurs déjà fait remarquer que les éditorialistes, notamment, se contentent de descendre de la colline à l'issue de la bataille et d'achever les blessés. Roger savait que ce commentaire n'était pas très éloigné de la vérité.

C'est pourquoi, même pour un journaliste qui a plus de vingt ans de métier derrière lui, le fait de se retrouver tout à coup plongé en pleine crise peut constituer un véritable choc. Roger arracha ses lunettes, enfouit son visage entre ses mains et se mit à inspirer tel un aspirateur.

Bien sûr, quelqu'un doit appeler la police. Ou le service de prévention du suicide. Ou les deux. Il faut aussi mettre le chef au courant de ce qui se passe.

Il jeta un coup d'œil en direction du bureau aux cloisons vitrées où était enfermé Ed Miller, son rédacteur en chef, dont le visage aux allures de totem était surmonté d'une abondante chevelure gris argenté et dont le regard était rivé sur les pixels de son écran d'ordinateur, absorbé qu'il était par un quelconque travail pénible, sans doute un nouveau jeu vidéo.

«Excusez-moi, Ed, fit Roger en se raclant la gorge juste avant de pénétrer dans le bureau, histoire de laisser à son chef le temps de faire disparaître le jeu vidéo de son écran d'ordinateur. Quelque chose de grave vient de se produire.»

Miller, un grand homme à lunettes, âgé d'une soixantaine d'années, qui était doté d'un simulacre de menton appuyé sur une peau flasque qui assurait la transition jusqu'à son cou et d'un ventre rebondi en forme de tablette, pivota sur lui-même. Son célèbre chro-

niqueur ne manquait certes pas d'imagination, mais c'était quelqu'un au caractère difficile, car très émotif et porté à agir au gré de ses fantaisies. Miller n'ignorait pas que Roger Murphy pouvait être irascible et grincheux, car il avait mauvais caractère et faisait souvent preuve d'immatunité. Il l'aimait d'ailleurs pour ça, en bonne partie parce que c'était un rédacteur brillant, mais aussi parce que Roger lui rappelait énormément ce qu'il avait été lui-même, vingt ans plus tôt. Et il savait que, malgré tous ses défauts, Murphy n'était absolument pas du genre à exagérer. Aussi, lorsque Roger employa le mot « grave », Miller lui accorda aussitôt toute son attention, et pas seulement parce qu'il n'était pas vraiment occupé à autre chose.

« As-tu composé le 9-1-1 ? demanda Miller après avoir été mis au courant de l'histoire.

— Pas encore. Vous êtes le premier à qui j'en parle. » Non seulement c'était la vérité, mais Murphy avait aussi la certitude que cet aveu constituerait un vrai régal pour l'ego démesuré de Miller.

« Je m'occupe des flics. Toi, dépêche-toi d'aller là-bas et de convaincre ce type de descendre de là !

— Bien, chef ! »

En temps normal, Miller aurait répondu à la blague : « Je t'ai déjà dit d'arrêter de m'appeler "chef" ! » à la manière de Perry White, le patron de Clark Kent⁷. Mais même des journalistes endurcis ne plaisantent pas dans des moments comme ceux-là.

Il leur arrive toutefois d'avoir d'étranges idées pour des êtres humains.

« Murphy ! ordonna-t-il. Roger fit volte-face tout juste comme il s'apprêtait à sortir du bureau. Penses-tu qu'il faut envoyer un photographe ? »

Roger fit une pause, le temps de réfléchir une seconde. « Je ne crois pas, chef. Ça pourrait l'énerver.

— OK. Vas-y ! conclut Miller en collant le combiné contre son oreille. Je vais voir si les flics ne pourraient pas arriver là-bas avant toi. »

Roger avait attrapé son blouson, accroché à la patère située près de son bureau, et il s'apprêtait à filer lorsqu'il s'interrompit brusquement et tourna sur lui-même, un pied suspendu un instant dans les airs, avant de revenir sur ses pas. Il avait encore un détail à régler d'urgence.

7. Allusion aux personnages de fiction peuplant l'univers de Superman. (N.D.T.)



«Allez, allez! supplia-t-il le téléphone. Melody! Roger. J'ai un petit problème. Pas le temps de t'expliquer. Peux-tu me retrouver au stade? Super! Je vais tâcher d'être là juste avant le match.»



Il n'avait pas à s'inquiéter de savoir s'il serait en mesure de retrouver l'homme qui l'avait appelé au téléphone. Avant même d'arriver jusqu'au pont, Roger pouvait en effet apercevoir les feux clignotants de deux voitures de police. Il dépassa les véhicules et rangea sa Volvo verte toute déglinguée sur la droite devant eux, éraflant au passage la rambarde de sécurité en métal de couleur orange qui se dressait devant le trottoir, à hauteur du genou. Il mit ses feux de détresse, se glissa hors de la voiture, enjamba le garde-fou et avança avec précaution, sans trop savoir ce qui l'attendait.

À côté de lui, les automobilistes continuaient de rouler à vive allure, klaxonnant à l'occasion leur mécontentement face au petit groupe qui avait fermé une partie de la voie, très sollicitée aux heures de pointe. Ils ignoraient ce qui se passait et n'en avaient cure. En revanche, le trottoir de trois mètres de large, qui était normalement aussi très fréquenté à cette heure-là, était presque désert à présent. Sans doute en avait-on interdit l'accès, songea Roger.

«Le voilà, lança à un confrère un agent qui avait immédiatement reconnu l'un des visages les plus connus de San Francisco. Merci d'être venu, monsieur Murphy. Je suis le capitaine Kincade, de la police de Los Angeles, et voici le lieutenant Stewart, de la patrouille routière de Californie. Et là, ajouta-t-il en tournant la tête vers la droite, en direction du garde-fou du pont, vous avez notre invité d'honneur.»

Non sans une certaine appréhension, Roger jeta un coup d'œil par-dessus le garde-corps, haut d'un peu plus d'un mètre, étonné de découvrir un individu beaucoup plus jeune que ce à quoi il s'était attendu: un type d'environ vingt ans, maigre et de petite taille, vêtu d'une casquette sur laquelle était brodé le logo des Giants de San Francisco, d'un T-shirt blanc à manches longues et d'un pantalon d'exercice et de chaussures de sport gris, se tenait debout sur la passerelle étroite qui se trouvait un peu en contrebas, à quelque dix mètres de là.

Roger recula rapidement afin de chasser les sensations de vertige qui commençaient à s'emparer de lui. Le plus attentif des deux

agents, le capitaine Kincade, avait observé la scène ; il attrapa Roger par le coude.

« Il faudrait absolument un garde-fou plus haut, fit le capitaine de manière à excuser la frousse de Roger. Ça me faciliterait la vie.

— J'imagine que oui, approuva aussitôt Roger.

— Il y a bien eu une tentative en ce sens-là voilà quelques années, poursuivit l'agent, mais les politiciens qui siégeaient au conseil d'administration du pont ont refusé d'en entendre parler. Question d'esthétique, paraît-il...

— Je le sais, ajouta Roger d'un air penaud. J'ai écrit une chronique contre cette idée. » Les deux hommes se dévisagèrent en silence un long moment.

Soudain, un passant solitaire se dirigea droit sur eux et s'immisça poliment mais carrément entre eux.

« Bonjour, messieurs les officiers, je m'appelle Ron Pauley, déclara l'homme d'une cinquantaine d'années, à qui les cheveux ramenés sur le devant donnaient des allures de pochette à crayons, en serrant la main des policiers. Il lança à peine un regard à Roger, pensant peut-être que c'était lui qui s'apprêtait à sauter du pont. Je suis conseiller en prévention du suicide à la retraite. J'habite du côté d'Oakland et je passais justement par là. Est-ce que mes services peuvent vous être utiles, par hasard ?

— Il se trouve que oui ! intervint Roger avant que les deux agents puissent placer un mot.

— M. Pauley, voici Roger Murphy du *Telegraph*, annonça le capitaine comme s'il présentait une vedette de rock.

— Ah ! oui, s'exclama Pauley sur un ton professoral en tendant la main à Roger. C'est vous le type réactionnaire ? » Murphy hocha la tête énergiquement, impatient qu'il était de mettre un terme au bavardage inutile.

Le capitaine enchaîna : « L'individu en question a réclamé la présence de M. Murphy et celui-ci a eu l'amabilité de venir.

— Tant mieux pour vous, M. Murphy. » Pauley s'anima, entraînant brusquement Roger par le bras le long du trottoir, en direction du casse-cou qu'ils avaient presque oublié, et prenant ainsi subtilement les commandes dans cette affaire. « Auriez-vous objection à ce que je vous explique en quelques mots ce qu'il convient de faire ? »

Roger se réjouissait soudain de la présence de cet intrus. « Objection ? Vous voulez rire ? Je ne saurais même pas par où comm...



— Naturellement. Parfait. Comme nous n'avons que quelques instants devant nous, je vais m'en tenir à l'essentiel.

Tout d'abord, attirez son attention. Comme c'est lui qui vous a appelé et que vous êtes pour ainsi dire une célébrité, j'imagine que ça ne devrait pas poser problème, n'est-ce pas ? Bon. L'important ensuite, c'est de faire preuve de compassion, tout en laissant entrevoir qu'il y a encore de l'espoir pour lui. Faites-lui savoir le plus aimablement possible que l'avenir n'est pas encore écrit et que les choses ne peuvent qu'aller en s'améliorant – elles vont forcément s'améliorer. C'est compris ? »

Roger songea qu'il était dans une situation semblable à celle d'un soldat qu'on aurait embarqué sans préavis à bord d'un avion le jour J et qui recevrait ses instructions au moment où l'appareil atterrit sur le sol français et où la fusillade commence. Mais il se contenta de hocher légèrement la tête et de laisser Pauley finir.

« Enfin, tentez de découvrir ce qu'il y a de bon en lui et dans sa vie, et évoquez-en le souvenir. »

Sur ces mots, Pauley et l'antipathique agent Stewart escortèrent Roger jusqu'au garde-fou, situé à environ trois mètres du jeune homme qui se tenait toujours sur la passerelle.

« Ah ! fit Pauley en s'arrêtant net. Une dernière chose. Aidez-le à trouver une raison de vivre. »

Roger, qu'on avait empoigné par chacun des deux coudes comme s'il représentait une menace qu'il fallait à tout prix éliminer, jeta un coup d'œil à Pauley, l'air de dire : « Ce sera tout ? »

Les deux hommes aidèrent Roger à franchir le parapet et à descendre sur la passerelle métallique dangereusement étroite qui se trouvait sous le trottoir – et d'où, sans que plus aucune barrière ne puisse l'empêcher de faire un plongeon dans la baie, il avait à présent une vue imprenable sur les eaux froides situées sous ses pieds. Il baissa les yeux et, pour une raison inconnue, porta son attention sur un groupe d'otaries qui nageaient en contrebas.

Avant de relâcher le bras de Murphy, le lieutenant Stewart se pencha par-dessus la rambarde pour prononcer ses premiers mots à environ quinze centimètres de la face de Roger.

« Murphy ! grogna-il entre ses dents. Pas pendant que je suis de service. L'agent agita son index, qu'il enfonça presque dans le nez de Roger, et baissa sensiblement la voix. Pas pendant que je suis de service.

— Est-ce qu'il est au courant, lieutenant ? Parce que, bon, il suffit que je me dandine jusque là-bas pour lui dire d'attendre jusqu'au prochain quart de travail. »

Stewart agrippa Roger brièvement, puis lâcha prise et s'éloigna.

Pour un agent de la patrouille routière comme lui, il importait que cette histoire ne déborde pas du cadre de son train-train quotidien. Chaque année, ce pont magnifique et impressionnant est témoin de dizaines, voire de centaines, de suicides ou de tentatives de suicide. Onze hommes ont péri lors de sa construction dans les années 1930 et, depuis, quelque mille désespérés les ont volontairement suivis dans la baie. Et il ne s'agit là que des cas connus. Après un certain temps passé à présider, souvent sans pouvoir l'en empêcher, cette hécatombe silencieuse, un flic en arrive au point où il ne fait plus que ce qu'il lui est humainement possible de faire. Il suit le protocole et, s'il peut sauver une vie et rentrer chez lui boire tranquillement sa bière, tant mieux. Sinon, il se console en se disant qu'il a fait de son mieux et en éprouvant de la pitié pour le pauvre bougre pendant une minute ou deux, puis il continue à mener sa vie comme si de rien n'était. Non pas parce qu'il est insensible, mais bien parce qu'il éprouve au contraire de la compassion pour les autres, faute de quoi il n'exercerait pas ce métier. Mais le fait est qu'il doit manifester son dévouement avec parcimonie, ne serait-ce que pour se protéger lui-même. C'est une simple question de distance professionnelle – et un vétéran des forces de l'ordre vous dira que c'est aussi essentiel à la tranquillité d'esprit d'un représentant de la loi qu'un pistolet à sa hanche. Un philosophe a d'ailleurs affirmé un jour que le fait de ressentir exagérément la douleur d'autrui contribue uniquement à engendrer deux fois plus de misère.

De fait, en observant simplement le comportement des agents de police présents sur les lieux de ce suicide imminent, on aurait pu croire qu'ils s'étaient attroupés là dans le seul but d'inciter tranquillement un chat tétanisé à descendre d'un arbre. Mais pour Roger Murphy, il s'agissait d'une catastrophe appréhendée, et ce pour plusieurs raisons, même si ce n'était pas lui qui s'apprêtait à sauter dans le vide.

Toujours hors de portée de voix de l'hypothétique cascadeur, Roger s'avança vers lui avec précaution le long de la passerelle étroite. Le jeune homme semblait moins nerveux qu'au téléphone. Peut-être avait-il tout simplement eu le temps de se détendre. Les agents de police, qui savent comment s'y prendre en pareilles circonstances et ne tiennent surtout pas à énerver quelqu'un que démange l'idée de sauter dans le vide, avaient veillé à ce que l'individu en question demeure aussi calme que possible. À cet égard, le caractère non menaçant de leur présence semblait procurer à ce dernier tout le



réconfort et toute l'attention qu'il réclamait, ne serait-ce qu'inconsciemment.

À proximité se trouvait un téléphone d'urgence placé là par le service de prévention du suicide dans le but exprès de donner aux sauteurs éventuels une dernière chance de s'accrocher à une bouée de sauvetage, du genre de celle qui venait d'être lancée à ce jeune désespéré en la personne du chroniqueur Roger Murphy.

« Monsieur Murphy, merci d'être venu, lança le jeune homme d'une voix plaintive en guise d'accueil, après avoir finalement tourné la tête et aperçu Roger. Approchez », ajouta-t-il aussi naturellement que s'il avait invité Roger dans son salon. Lorsque ce dernier fut suffisamment proche, il lui tendit la main.

Tandis que Murphy marchait tel un funambule en direction du jeune homme qui avait décidé d'organiser une fête à cet endroit, son cœur s'était mis à battre à un rythme plus rapide que l'eau qui s'écoulait sous ses pieds. La situation précaire dans laquelle se trouvait ce type qui hésitait entre la vie et la mort n'était manifestement pas la seule chose qui coupait le souffle à Roger.

Seigneur ! qu'il détestait les hauteurs !



Lorsqu'il fut suffisamment proche du bord de la passerelle pour pouvoir y poser le pied, Roger songea qu'il devait éviter de regarder en bas. Mais il lui fut impossible d'écouter son propre conseil. Mal lui en prit.

Brusquement, agissant tel un admirateur impatient plutôt que comme un individu désespéré qui envisage de mettre fin à ses jours, le jeune homme attrapa la main de Roger et la secoua vigoureusement. Surpris tant par ce geste que par la sensation de vertige qui lui troublait la vue, Roger faillit être projeté dans le vide.

« Hé, attention ! » sursauta le jeune homme en saisissant l'épaule de Roger de sa main libre en vue d'empêcher le journaliste pris d'étourdissements de tomber – comme s'il était là pour sauver la vie de Murphy ! L'individu, qui s'efforçait à présent d'aider Roger à retrouver son calme, semblait plus que jamais à son aise. Fouillant dans les poches de son pantalon d'exercice, il en ressortit quelque chose qu'il tendit à Murphy. « Vous voulez un chewing-gum ? »

Roger y jeta un coup d'œil avant de porter de nouveau son regard sur le visage sérieux du jeune homme. « Non, merci.

— Sincèrement. Je n'en aurai plus besoin. Ce serait dommage de le gaspiller, vous ne trouvez pas ? »

Il renouvela son offre. Roger eut un léger sourire en apercevant le nom qui était inscrit sur l'emballage : *Carefree*⁸. « Merci. »

Le jeune homme surveillait les moindres gestes de Roger, depuis le moment où ce dernier déballa le chewing-gum, le porta à sa bouche et entreprit de le mastiquer, jusqu'au moment où il se demanda ce qu'il allait bien pouvoir faire de l'emballage. « Par ici, déclara l'individu en lui tendant la paume de sa main. Je vais vous en débarrasser. » Roger fit une pause, rendit l'emballage et vit l'autre le fourrer dans sa poche. Regardant en direction de la baie, Roger pensa : « Voilà ce qu'on appelle "jeter ses détritiques à la mer", je présume. »

Pendant quelques instants, il y eut un silence embarrassé entre eux. Roger avait consacré tellement d'efforts à se faufiler dans la circulation et à tenter d'ignorer la présence des collines environnantes qu'il n'avait pas vraiment élaboré de plan de match. Pour l'heure, il avait oublié les bons conseils de Pauley. Ah, oui. Faire preuve de compassion.

« Pourquoi faire ça ? »

Pour une fois, Roger fut frappé par sa propre brusquerie. Il était à peu près convaincu que M. Motivation, resté là-haut sur le trottoir, n'aurait pas approuvé une telle entrée en matière.

Le jeune homme contempla l'horizon, puis dirigea son regard vers l'abîme tandis qu'il se rappelait pourquoi il était là. « Qu'est-ce qu'il reste quand on a perdu toute raison de vivre ? Vers où peut-on se tourner ? » Il dévisagea Roger, puis regarda de nouveau au loin. « La vie est moche. L'amour, c'est nul. Travailler, c'est dégueulasse. Tout le monde se fout de tout. Personne ne vous donne la moindre chance. Et puis on se réveille un beau matin et on constate qu'on vaut moins que rien. »

— Ouais, une terrible déception non seulement pour les autres, mais surtout pour soi-même », compléta Roger en examinant l'eau et en se demandant de qui il parlait au juste.

Le jeune homme dévisagea Roger rapidement, l'air de dire : « Hé, c'est mon monologue ! » Puis il continua, mais son discours, qui avait débuté sur le ton de la colère, se fit plus doux avant de se terminer sur le ton de la résignation.

« Rien ne dure éternellement de toute façon. Ni votre enfance, ni vous, ni votre travail. Ni même l'amitié. Rien. Nous sommes ici aujourd'hui et nous aurons disparu demain. Il regarda Roger. Même

8. Littéralement : « sans souci ». (N.D.T.)

vos nouvelles sont de l'histoire ancienne au bout de vingt-quatre heures, pas vrai ?

— Ou moins, parfois, avoua Roger dans un demi-sourire.

— Je n'ai pas été admis à l'université cet automne. J'imagine que je n'étais pas fait pour les études. Je suppose que ma dépendance à la drogue ne m'a pas aidé. Et voilà que ma copine m'a quitté hier. Pour la cinquième fois, mais cette fois c'est pour de bon. Je le sens. Et vous savez quoi ? Je ne lui en veux même pas. Je me serais quitté aussi à sa place. » Il réfléchit une seconde et gloussa. « Je crois que c'est pour ça que je suis ici : pour me quitter comme elle l'a fait.

— Elle n'en vaut pas la peine. Aucune femme n'en vaut la peine. » Roger savait reconnaître un cliché stupide lorsqu'il en entendait un sortir de sa propre bouche.

Comme Roger s'en doutait, l'autre rejeta aussitôt cet argument.

« Ce n'est pas elle. C'est moi. » Il regarda autour de lui, tournant ainsi le dos à Roger, de sorte que ce dernier put à peine entendre le jeune homme répéter : « C'est moi. »

« Personne ne vous dit jamais rien à ce sujet. » Il fit rapidement demi-tour et regarda Roger. « Voilà ce que je veux que vous écriviez. Personne ne vous prévient lorsque vous êtes enfant. On vous fait lire tous ces jolis contes de fées et regarder tous ces merveilleux films et on vous dit de ne vous inquiéter de rien et que maman et papa, ou l'un ou l'autre, maîtrisent la situation. Mais ils ne vous disent pas que ce n'est pas vrai et qu'ils sont tout aussi désemparés que vous. La seule différence, c'est qu'ils portent la barbe et qu'ils ont des comptes bancaires, des emplois, des voitures, des appartements et des factures à leur nom, mais ils ignorent tout autant que vous ce qui se passe et à quoi tout ça rime.

« Vous êtes journaliste d'investigation, fit-il remarquer à Roger. À vous de me dire à quoi ça sert tout ça ! Est-il possible que les choses puissent être pires que ça ? Quel peut bien être le sens de la vie ? »

Roger tenta de trouver des réponses à ces interrogations. Après un long silence, il avoua lamentablement : « Je ne sais pas. Je regrette. Je l'ignore. » Il jeta un regard par-dessus son épaule afin de vérifier si le conseiller n'était pas en train de le dévisager d'un air désapprobateur, mais il ne vit personne.

L'autre insista. « Vous menez une vie plutôt agréable, non ? Grand reporter qui réussit bien, relativement beau... »

— Relativement ? » rétorqua Roger en faisant mine d'être indigné, dans l'espoir qu'une touche d'humour pourrait toujours servir dans

les circonstances. Sa boutade eut l'effet escompté. Du moins pendant deux secondes.

« Quel est le sens de votre vie à vous, monsieur Murphy ? »

Ce fut au tour de Roger de scruter l'horizon en cette fin d'après-midi. Au moment où le soleil s'apprêtait à changer soudainement de direction au-dessus de leurs épaules, braquant ses rayons sur la ville cosmopolite et l'eau de la baie qui s'épalaient devant eux, les pensées de Roger se tournèrent vers son propre passé. Il avait eu une enfance relativement insouciante en apparence, mais celle-ci avait été hantée par les manifestations de colère auxquelles il avait été exposé au cours du processus de divorce, généreusement arrosé d'alcool, de ses parents, ainsi que par ses propres doutes quant à sa capacité d'être jamais bon à quoi que ce soit ou d'être jamais aimé par qui que ce soit. Il avait ensuite entrepris son secondaire dans une école d'une petite ville du Kansas où il n'avait pas trouvé sa place entre les obsédés de sport, ce qui n'était pas son cas, et les drogués, ce qui n'était pas son cas non plus, mais pour lesquels il avait éprouvé à la fois de la pitié et de l'admiration du fait que ceux-ci acceptaient leur vie de perdants. Puis vint le Vietnam, dont il conserve une image floue de douleur, de terreur, de tristesse et d'orgueil, ainsi que de solitude le jour de son retour dans une patrie aux sentiments ambivalents et dans un foyer inexistant.

Moins mémorables, les années qui suivirent avaient été constituées d'un cocktail sirupeux de réussite professionnelle et – d'infiniment – de satisfaction personnelle, certes, mais rien de tout cela n'avait une véritable signification profonde ou n'était susceptible d'arracher un homme à l'abîme qui lui tendait les bras. Par conséquent, il ne semblait pas du tout convenable de faire naître, chez un individu qui envisage de mettre fin à ses jours et qui cherche une raison valable de changer d'avis à ce sujet, l'espoir d'un confort matériel accru du genre de celui dont se nourrissaient Roger et, pour parler franchement, la plupart des gens de son entourage. Murphy repensa au résumé de sa vie que le jeune homme avait fait : « Grand reporter qui réussit bien, relativement beau... » Il y a une heure, il aurait pu se satisfaire de cette description. Pourquoi pas, après tout ? Mais à présent, le grand reporter en question se demandait : « Est-ce que ma vie se limite à ça ? »

Au moment où l'air marin commençait à lui donner des frissons, Roger sentit soudain les outrages et les tourments de la crise de la quarantaine le transpercer et lui glacer le sang.

Quinze secondes. C'est tout ce qu'il a fallu, en ce 17 octobre 1989, pour qu'un violent tremblement de terre ravage San Francisco. Alors que le monde extérieur vient de s'écrouler, c'est au tour du petit monde intérieur du célèbre chroniqueur Roger Murphy de trembler. Remué par une nouvelle choc, le journaliste fait la rencontre d'un homme qui le bouleversera encore plus profondément. Survivant d'Auschwitz et grand psychiatre, le D^r Viktor Frankl partage avec Murphy son expérience douloureuse des camps de concentration. En lui racontant comment il en est venu à trouver un sens à la vie, il lui livre un message d'espoir susceptible d'apaiser le vide et l'incompréhension. Au fil de leurs rencontres, il lui confiera le secret le plus précieux qui soit : celui de l'ultime liberté humaine.

Michael F. Ryan est un journaliste et chroniqueur maintes fois récompensé pour ses articles. Pour la rédaction de ce roman où il mêle avec brio fiction et réalité, il a eu accès aux archives privées du D^r Viktor Frankl (1905-1997), neurologue et psychiatre fondateur de la logothérapie, mais aussi l'auteur du best-seller *Découvrir un sens à sa vie*.

ISBN 978-2-89044-833-9



9 782890 448339


Groupe
Livre
Québecor Média inc.